

Une de ses photos illustre l'affiche officielle de la 21^e édition de Paris Photo, et la Galerie Particulière, dans le Marais, accueille Oh Man, sa dernière série. Mais qui est donc Lise Sarfati, cette photographe lauréate du prix Niépce, qui parle

russe, cite Robert Bresson et vit à Los Angeles ?

TEXTE : SABRINA SILAMO – PHOTO : JEROME BONNIER/MODDS

Lise Sarfati

La solitude d'Est en Ouest

Elle est née à Oran et a grandi à Nice. La ville où Arman, Klein et Rayssac décédèrent, à la fin des années 1960, de bousculer l'histoire de l'art en inventant des moyens d'expression inédits des excès de la société de consommation. Loin de ces trublions réunis sous la bannière de l'École de Nice, Lise Sarfati, 12 ans, rend visite à de vieilles dames en compagnie de sa mère, professeure de littérature « *obsédée par la mort* ». Pour tromper son ennui, elle photographie les chambres vides, les poupées disposées sur les lits, avec le 6x6 de sa sœur, un appareil au format identique à celui de Diane Arbus dont elle possède un catalogue. Cet ouvrage, reçu en cadeau, regorge de portraits de marginaux qui, dit-elle aujourd'hui, « *l'ont beaucoup influencée* ». De son enfance, lui reste aussi le souvenir de sa toute première photographie, celle d'une petite fille vêtue d'une robe à pois, assise sur une chaise.

Est-ce parce que la cuisinière de la maison est celle de Marc Chagall, l'artiste qui n'oubliera jamais le folklore de son pays natal, ou parce que sa mère lui parle de l'écrivain Dostoïevski que Lise Sarfati choisit d'étudier le russe, quand tous ses camarades ont opté pour l'italien ? L'apprentissage de cette langue ne tarde pas à l'éloigner de la promenade des Anglais, puisque c'est à la Sorbonne que Lise Sarfati poursuit ses études. Diplômée en 1979, avec un mémoire sur la photographie russe des années 1920, elle échange une carrière dans l'enseignement pour un emploi dans une galerie de photographie à Aix-en-Provence, suivi d'un autre à l'Académie des beaux-arts de Paris. Dix ans durant, elle y effectuera les reproductions pour les catalogues d'exposition, photographiant à la chambre les œuvres des collections composées de peintures, de sculptures et d'objets d'art. De cette tâche technique effectuée en institution, Lise Sarfati se souvient aujourd'hui de lieux désertés et de couloirs interminables.

En 1989, elle quitte la France pour la Russie. Elle y restera une décennie, photographiant « *comme un écrivain prendrait des notes* » la déroute d'un état déchiré entre espoirs et désillusions depuis la chute du mur de Berlin.

Un événement que Lise Sarfati a vécu en temps réel, étant arrivée dans la capitale allemande dès les premiers coups de pioche contre ce symbole du bloc communiste. Passée de l'autre côté du Rideau de fer, elle continue sa route, toujours plus à l'Est, ne s'imposant aucune contrainte. Elle refuse « *de travailler pour la presse en produisant des images qui serviraient à la propagande antirusse* », et ne tient pas davantage de journal

de bord ou de carnet de voyage. De cette expérience naîtra l'ouvrage *Acta Est* (jeu de mots avec la locution latine *acta est fabula*, qui signifie « *la pièce est jouée* »), dans lequel elle s'attache au quotidien des oubliés de l'ex-URSS des années 1990. Entre terrains vagues, bâtiments délabrés et jeunes hommes désœuvrés, elle met en scène un quarante-six tableaux un théâtre de la ruine, la débâcle de la glasnost.

Entre-temps, Marguerite Duras meurt en mars 1996. Effondré, l'un de ses amis qui vivait avec la femme de lettres rue Saint-Benoît, à Paris, l'appelle. Lise Sarfati découvre alors un appartement encore empreint de la présence de la défunte : un lit défait, une boîte sur une table, des fleurs dans des vases... « *Je n'ai pas considéré ce lieu comme un cabinet de curiosités. Je n'ai pas ouvert ses cartons de notes, fouillé dans sa bibliothèque. J'ai voulu transmettre l'émotion que l'on ressent face à un lavabo, un petit miroir ou une brosse à dents* ». Autant de traces post-mortem rappelant les rendez-vous de son enfance avec de vieilles Niçoises qui constitueront la série *Post Factum*, entrée dans les collections du LACMA, le musée d'art du comté de Los Angeles. Lise Sarfati obtient le prix Niépce en 1996, bénéficiaire d'une première exposition au Centre national de la photographie, alors dirigé par Robert Delprat.

Elle rejoint aussi l'agence Magnum, déclarant au passage : « *J'ai été attirée par Magnum comme chaque chose attire son contraire. Magnum est une agence majoritairement masculine. Les photographes hommes travaillent d'une manière totalement opposée à la mienne. Ils ont l'esprit stratégique et net, parfois celui d'un guerrier* » Quinze ans plus tard, elle quittera la prestigieuse coopérative.

« **MAGNUM EST UNE AGENCE MAJORITAIREMENT MASCULINE. LES PHOTOGRAPHES HOMMES TRAVAILLENT D'UNE MANIÈRE TOTALEMENT OPPOSÉE À LA MIENNE. ILS ONT L'ESPRIT STRATÉGIQUE ET NET, PARFOIS CELUI D'UN GUERRIER.** »

En 2003, estimant qu'en Europe « *l'architecture domine l'individa* », Lise Sarfati s'installe aux États-Unis. Elle consacre sa première série américaine, *The New Life*, à cet état transitoire entre l'enfance et l'âge adulte, à ce passage vers l'inconnu aussi angossant qu'un saut dans le vide. Elle sélectionne plusieurs adolescents avec la même minutie que l'un de ses cinéastes préférés, Robert Bresson. Mais qu'ils se prénomment Sioane, Alex ou Suzannah, qu'ils posent dans leur chambre, le salon ou la cuisine, à Portland comme à Berkeley ou Georgetown, ils partagent une même détresse face à un avenir incertain. Suivront d'autres travaux comme *She* (2009) ou *Oh Man* (2013), dans lesquels l'humain tient le rôle principal. Mais Lise Sarfati n'est ni ethnologue ni documentariste. Ses prises de vue frontales, en lumière naturelle, laissent toujours affleurer les tourments intérieurs, une sensation de solitude teintée de mystère et de poésie, que ne peuvent effacer ces couleurs lumineuses qui rappellent que la photographie a grandi à Nice, la ville tant de fois peinte par Matisse et les postimpressionnistes. ●

Exposition Oh Man
Du 23 novembre 2017 au 13 janvier 2018
à la Galerie Particulière
16, rue du Perche – 75003 Paris
www.lagaleriesparticuliere.com

